

Du Plessis à Robinson

Comment les guinguettes ont changé l'histoire d'un petit village



Vue du château du parc de Sceaux, par Charles Picart-Ledoux, 1956
Peinture, annexe de la mairie, 26 rue Mouton-Duvernet 75014 Paris

© Stéphanie Asseline - Région Ile-de-France

En 1848, un restaurateur parisien en goguette au Bal de Sceaux découvre à l'orée du petit village du Plessis-Piquet un châtaigner magnifique sur lequel il décide de faire aménager un restaurant, ou plutôt une guinguette. Robinson est né et va devenir en quelques années le grand rendez-vous des Parisiens désireux de trouver un petit coin de verdure pour passer du bon temps en bonne compagnie. L'affaire prend une telle ampleur que la municipalité décide de rebaptiser la commune, qui devient en 1909 Le Plessis-Robinson, pour devenir la ville que l'on connaît aujourd'hui. Retour sur cette histoire qui a conduit au mariage du Plessis et de Robinson.

En 1848 : un petit village paisible

©Musée historique de Lausanne, L32C10



Le village du Plessis-Piquet peint par Frédéric-César de La Harpe (aquarelle, 1805).

Mentionné pour la première fois en 839 sous la dénomination latine *Plessis acus* bourgade entourée de palissades Le Plessis-Piquet, l'ancien nom du Plessis-Robinson,

occupe le château du Plessis et ses 65 hectares de bois et de terres, ou la famille Bréton (alliée aux Hachette) qui réside dans le petit Château et son parc (actuelle Cité de l'enfance). La vie se déroule

vit, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'histoire paisible d'un petit village, perché sur un plateau à quelques kilomètres de Paris et à la lisière des vestiges de la forêt du Hurepoix.

Malgré sa proximité avec la capitale, c'est une commune rurale, constituée essentiellement de champs et de belles propriétés foncières, occupées par des familles parisiennes qui en ont fait leur lieu de villégiature, notamment la famille Hachette qui

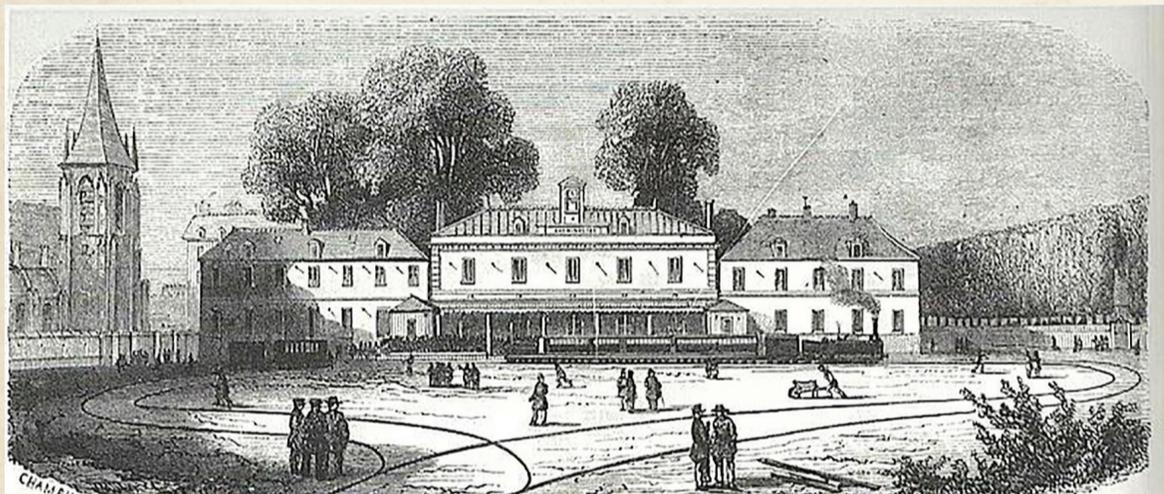
paisiblement pour ces familles aisées autour desquelles les quelque 200 villageois (recensement de 1848), dont les maisons sont regroupées autour du château et de l'église, vivent essentiellement des cultures céréalières, de l'élevage, de la vigne et des produits de la forêt.

En 1848, Le Plessis-Piquet fait partie des trois communes les moins peuplées du Département de la Seine et aurait pu avoir le destin tranquille d'une bourgade comme Marnes-la-Coquette, le dernier village des Hauts-de-Seine.



Une des cinq fermes du Plessis-Piquet.

Du Bal de Sceaux aux guinguettes de Robinson



La gare de Sceaux, en 1848, et la locomotive de système Arnoux.

Avant que Le Plessis-Piquet voit son destin changer de cours, c'est la commune voisine de Sceaux qui attire nombre de Parisiens dans ses fameux bals depuis la fin du XVIII^e siècle. À tel point que l'atmosphère des bals de Sceaux fut immortalisée par une nouvelle d'Honoré de Balzac en 1830. « Les environs de la petite ville de Sceaux jouissent d'une renommée due à des sites qui passent pour être ra-

vissants. [...] Il est rare que les propriétaires les plus collets-montés du voisinage n'émigrent pas une fois ou deux pendant la saison, vers ce palais de la Terpsichore villageoise, soit en cavalcades brillantes, soit dans ces élégantes et légères voitures qui saupoudrent de poussière les piétons philosophes. »¹. À l'image de Sceaux, c'est un public assez chic qui vient se distraire dans ce cadre dépayant. Avec l'ouverture, en 1846, de la ligne de chemin de fer reliant Denfert au centre de Sceaux, le succès des bals champêtres connaît un essor considérable avec l'arrivée d'un nouveau public, et entraîne l'ouverture de nouveaux lieux de fête dans la région. Réunissant désormais toutes les classes de la société, ces bals attirent chaque semaine une large population, des aristocrates aux ouvriers, tous en recherche d'un peu d'air et de verdure.

Au grand Robinson

C'est en 1848 que le restaurateur Joseph Guesquin découvre en se promenant autour de Sceaux, dans le Val d'Aulnay, une magnifique châtaigneraie. Séduit par le site et son calme bucolique, et imprégné des idées de Robinsonnades faisant fureur à l'époque, il a l'idée géniale de faire aménager une guinguette qu'il baptise *Au grand Robinson*. Doté d'une salle de bal, d'un restaurant

et d'attractions telles que des balançoires pour divertir ses visiteurs, l'établissement doit son originalité et son grand succès à son imposant châtaignier dans lequel les clients peuvent déjeuner, grâce à l'aménagement de cabanes et un ingénieux système de poulies, hissant les repas dans des paniers.

C'est sans nul doute la première guinguette de l'histoire dans un arbre, qui a donné lieu très rapidement à une floraison d'établissements du même type, bien avant les célèbres guinguettes de la Marne, au bord de l'eau, qui se sont développées seulement après 1856. Néanmoins, il existait déjà ici et là des bistrotts ou cabarets baptisés guinguettes, surgis dans les villages voisins de la capitale, comme Belleville ou Montmartre, afin d'éviter l'octroi, ancienne taxe sur les marchandises entrant dans Paris et rehaussant fortement le prix de la boisson.

¹ Honoré de Balzac, *Le bal de Sceaux*, *Scènes de la vie privée de La Comédie humaine, Marne et Delaunay-Vallée*, Paris, 1830.



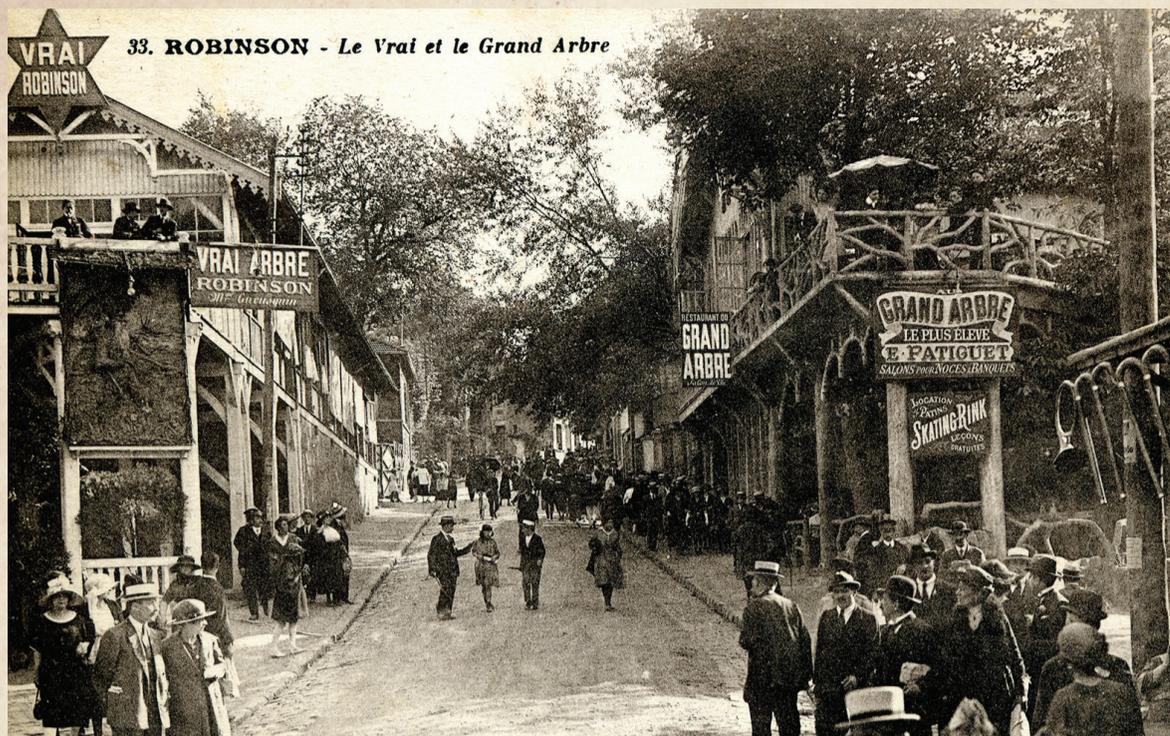
Les bals de Paris - Bals de Sceaux, par Charles Verrier.



La première guinguette, *Au grand Robinson*, fondée en 1848. lithographie couleur sur papier.

© Collection du domaine départemental de Sceaux, Benoît Chain

Des guinguettes à Robinson



Le Vrai Arbre de Robinson, de la famille Gueusquin face au Grand Arbre, de la famille Fatiguet, vers 1900.

L'idée ingénieuse de Joseph Gueusquin remporte un franc succès et devient une véritable entreprise familiale. Son frère, Philippe, lance *Aux deux marronniers*. Le fils de Joseph, Ernest Gueusquin, hérite de l'établissement de son père et le rebaptise en 1888 le *Vrai Arbre de Robinson*. Son cousin Eugène Gueusquin rebaptise la guinguette de son père *Le Pavillon Bleu* et reprend celle de son beau-père, *Le Gros Châtaignier*. Sa sœur, quant à elle, épouse en 1880 Louis Fatiguet, dont le père est le propriétaire de la guinguette *Au chalet sans-souci*, futur *Grand Arbre*.

Le succès est si grand que les établissements se font concurrence, chacun y allant de sa publicité. Si le thème de Robinson devint l'emblème de la maison Gueusquin, celui de l'arbre fut décliné à l'envie des restaurateurs : *Au vieil arbre*, *L'Arbre des Roches*, *L'arbre de la Terrasse*, *Le Gros châtaignier*, etc.



La terrasse du Pavillon Lafontaine.

Un esprit à la fête

À cette époque, chaque événement est une occasion de festoyer. La mode est lancée et le tout-Paris se presse tous les dimanches à Robinson. Chacun se pare de ses plus beaux atours : les hommes portent un costume, une casquette ou un canotier avec une large ceinture à la taille, en fonction du bal, et les femmes des robes, parfois avec leurs ombrelles.

Chaque établissement propose à manger et à boire (poulet ou poisson frit, vin, etc.) et porte parfois même en son enseigne sa spécialité, comme l'établissement situé au 56 de la rue de Malabry : *À la renommée des pommes de terre frites*. On y trouve également toutes sortes de jeux et de distractions : balançoires, manèges, carrousel, billard, stand de tir et toboggan. Mais, le plus grand attrait des guinguettes, c'est évi-

demment la danse. Les danses traditionnelles laissent place à des danses modernes de couples venues de l'étranger, telles que la valse, la polka et la mazurka. D'autres genres musicaux viennent enrichir le répertoire : la valse musette, le tango. Les plus prestigieux établissements accueillent des orchestres. Parfois, une tribune est aménagée en hauteur, sans doute pour gagner de la place pour les tables et la piste de danse.

L'apparition d'un nouveau bourg : Robinson

Depuis la création du chemin de fer de Paris à Sceaux, venue remplacée progressivement la diligence régionale (le « coucou »), le nombre de visiteurs des guinguettes augmente considérablement et le prolongement de la « Ligne de Sceaux » jusqu'aux « Quatre Chemins » en 1895 offre une commodité supplémentaire. En moins d'une demi-heure, les Parisiens sont transportés à Robinson.

Plusieurs établissements leurs permettent également de louer des chevaux, des ânes ou encore des attelages. La distance à parcourir depuis la gare de Sceaux-Robinson, la pente assez forte de la rue de Malabry, ainsi

que la proximité des bois de Verrières et de la Vallée aux Loups, rendent ces moyens de locomotion ludiques très populaires. L'une des principales maisons de location d'ânes, située stratégiquement au milieu de la rue de Malabry, appartient à Monsieur Picard.

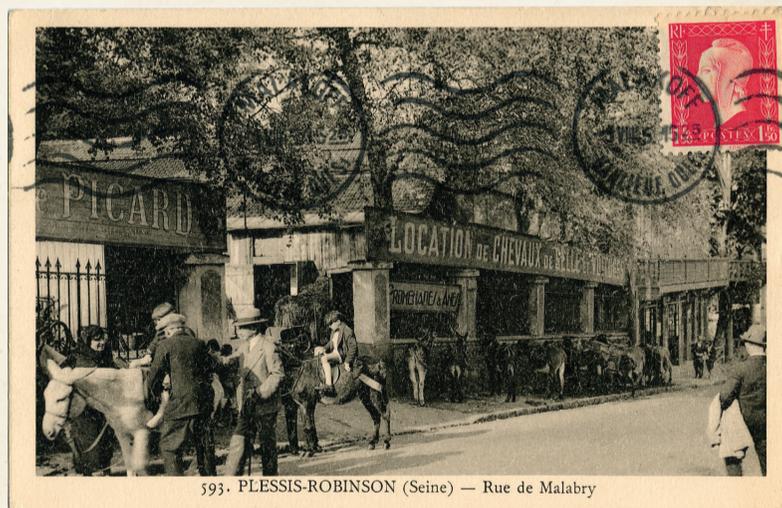
Le nouveau quartier grandit et la petite commune de 200 âmes en 1848 compte désormais 478 habitants en 1896. On constate également, grâce au recensement de 1896, l'apparition de nouveaux métiers, prenant le



Les balançoires du Restaurant des Roches.

pas sur l'agriculture : limonadier, loueur de chevaux, cafetier, confiseur ou encore marchands de vin. En 1898, l'État des Communes recense sept boutiques spécialisées dans le vin, une épicerie, une boucherie, six guinguettes pouvant faire hôtel, trois loueurs de chevaux. Toutes ces entreprises sont groupées le long de la rue de Malabry, qui se transforme en vraie fourmière chaque dimanche.

La création des guinguettes a pour effet de partager peu à peu Le Plessis en deux localités : le Vieux Plessis et Robinson. Les deux Plessis ne sont alors reliés l'un à l'autre que par le long détour des rares chemins vicinaux.



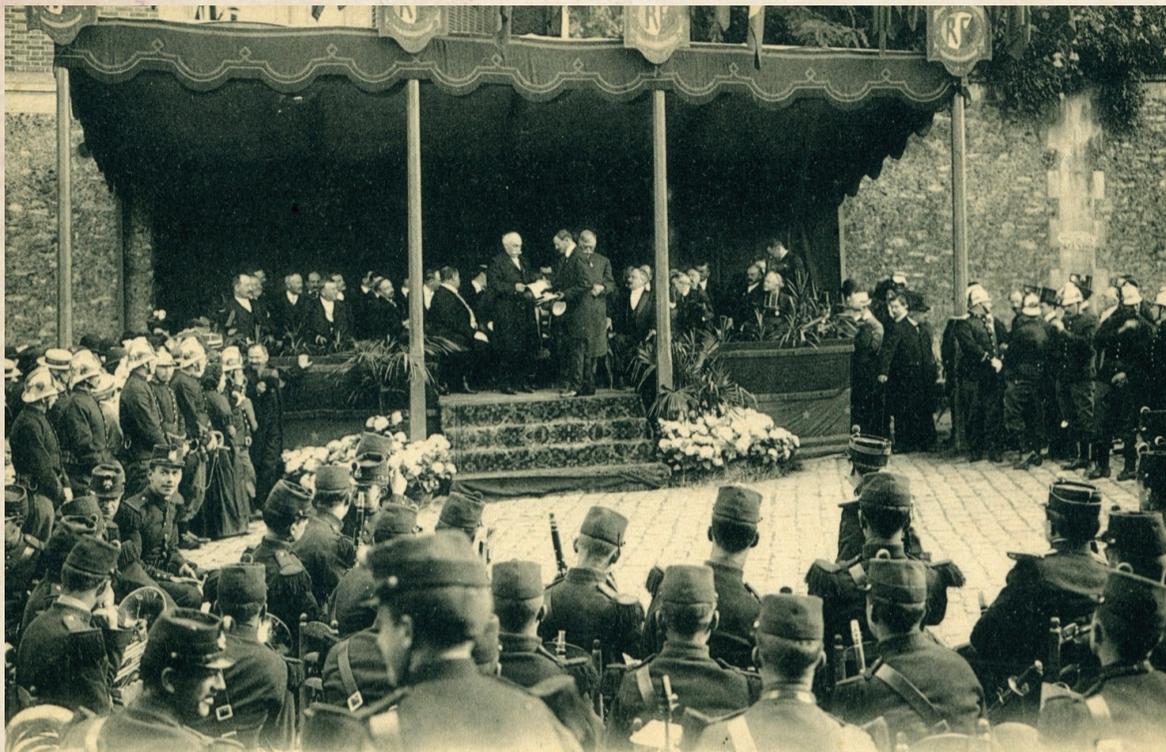
593. PLESSIS-ROBINSON (Seine) — Rue de Malabry
Maison de location d'ânes Picard, rue de Malabry, après 1910.

Foule, tapage et mœurs légères

Le succès considérable des guinguettes de Robinson amène beaucoup d'argent, mais aussi des personnes pas toujours recommandables, ce qui oblige le maire à prendre des mesures. « *Un certain nombre de débits de boisson sont devenus des lieux de débauche et pour qui les femmes qui sont employées dans ces établissements s'y livrent à la prostitution* » constate Paul Jaudé en 1910 en prenant un arrêté le 14 mai pour lutter contre le commerce de la chair. Évidemment, les propriétaires et fermiers installés au Plessis regardent tout ce tapage avec « effroi », d'autant plus que les guides de l'époque, comme celui d'Adolphe Joanne, ne sont pas tendres : « *Robinson est un des coins les plus bruyants, les plus tapageurs que l'on puisse trouver à cent lieues à la ronde... Rien ne manque à Robinson, ni les chalets grotesques, ni les cafés chantants, ni les restaurants, ni les cabarets, ni les carrousels, ni les tirs au pistolet ou à la carabine.* »

Du mythe de la Belle Époque, à la réalité, au sortir de la Guerre

©Archives municipales 2_4Fr-EVT-1



Visite du préfet de la Seine dans la commune, officialisant le nom du Plessis-Robinson, en 1909.

1900, c'est vraiment la Belle Époque pour les guinguettes de Robinson qui tournent à plein régime, dopées par la loi de 1906 sur le repos hebdomadaire. Le premier tournant du siècle se situe le 3 mai 1908, avec l'élection au fauteuil de maire de Louis Léopold dit Paul Jaudé. Celui-ci a la particularité d'être radical socialiste, publiciste, et de conduire une liste largement ouverte sur la nouvelle population de la commune. Sept élus habitent le nouveau quartier de Robinson, cinq habitent le Vieux Plessis et le quartier Colbert. Ce rééquilibrage des deux pôles va être le grand projet de Paul Jaudé, dont la première étape est le mariage du Plessis et de Robinson à travers une nouvelle dénomination. Un mois après son élection, il fait adopter par son Conseil municipal le changement de nom en Plessis-Robinson, avalisé par un décret présidentiel du 12 novembre 1909. Par-delà la simple sémantique, son programme électoral prévoit la construction, au lieu-dit « Les lunettes », à égale distance du Plessis et de Robinson, d'une nouvelle mairie et d'une école (l'ancienne mairie-école de 1884, place de la Mairie, étant devenue trop exiguë).

La résistance s'organise...

Mais la réconciliation n'est pas pour lui un chemin de roses, car le Vieux Plessis fait de la résistance. Les principaux grands propriétaires du Plessis-Piquet, les familles Hachette, Bréton et Marquis notamment, se liguent contre cette forte personnalité, de surcroît de gauche, et, d'une façon plus générale, à cette transformation du paysage local conduite par



La famille Hachette dans son salon.

des gens « vulgaires et bruyants » comme le public fréquentant les guinguettes. Et la résistance est féroce : les grands bourgeois financent une feuille de chou satirique, *Le Perroquet* qui, chaque jeudi de 1912 à 1914, tire (jusqu'à 50 000 exemplaires !) à boulets rouges sur ce maire progressiste qui veut ouvrir son boulevard de l'Union, passerelle entre l'ancien et le nouveau monde.

*Le Perroquet*, journal critique littéraire et caricaturiste.

3 juin 1908 - Le Conseil municipal du Plessis-Piquet demande officiellement au président de la République de renommer la commune Plessis-Robinson.

« Considérant que la commune du Plessis-Piquet se compose de deux agglomérations distinctes et séparées : le Plessis-Piquet proprement dit et Robinson ; considérant que Robinson, qui n'était au début qu'un hameau d'une importance infime, est devenu depuis de nombreuses années l'agglomération la plus importante pour la commune ; considérant que la renommée de Robinson est notoire, que cette renommée, que favorisent des sites naturels remarquables, va toujours grandissant et que le petit hameau de jadis est aujourd'hui un centre d'affaire important ; considérant qu'en donnant à la commune de Plessis-Piquet le nom de Plessis-Robinson, non seulement il ne serait pas porté atteinte aux intérêts ni à la réputation des citoyens domiciliés au Plessis proprement dit ou qui y ont des attaches ancestrales mais que la dénomination nouvelle seconderait le développement et la prospérité de la commune entière... »

... mais finit par jeter l'éponge

La Grande Guerre et ses conséquences auront raison de la fronde des châtelains : la famille Hachette cède sa propriété à l'Office des Habitations à Bon Marché (HBM) de la Seine, la propriété Colbert, après la fermeture du Refuge israélite qui a perdu 45 de ses jeunes dans les tranchées est démantelée et lotie. Les guinguettes de Robinson, à l'arrêt pendant quatre ans, repartent de plus belle en 1919, et s'y pressent des bataillons de militaires en goguette, en recherche de plaisirs réparateurs.



Des militaires aux guinguettes de Robinson, en 1918.

Paul Jaudé ne parviendra pas à déplacer la mairie et l'école, mais il verra, avant son décès brutal le 2 avril 1924, s'ouvrir le chantier de la première cité-jardins, la cité basse, étape décisive d'un profond changement démographique et sociologique de notre commune. Le Plessis-Piquet, le deuxième plus petit village du département de la Seine, va devenir en trente ans la ville du Plessis-Robinson, une commune de près de 10 000 habitants à l'orée de la nouvelle guerre qui va éclater.

Le mythe et la marque

En accolant le nom de Robinson à celui du Plessis, les élus de 1908 ont voulu associer le mythe et la marque. Robinson Crusoe, un des grands mythes de la civilisation occidentale, dont seules deux collectivités au monde se sont emparées : une île de l'archipel Juan Fernandez au large du Chili, lieu de vie du naufragé Selkirk, qui a été rebaptisée île de Robinson en 1967, et notre petite commune d'Île-de-France, qui a adopté le nom de Robinson en 1909. Un nom qui est aussi une marque commerciale : peu de gens savent où est Le Plessis, mais tout le monde connaît Robinson. Et cela a fait la prospérité de nombreux cafetiers, restaurateurs, marchands forains et autres éditeurs de cartes postales : au début du XX^e siècle, la carte postée de Robinson rivalisait avec celle de la Tour Eiffel ou du Mont Saint-Michel.

La statue de Robinson Crusoe, l'enseigne du *Vrai arbre de Robinson*.
©Archives municipales LPR, 4 FIVRA 5